

Y a-t-il un pilote dans l'avion ? Sur le dernier opus « atterrissant » de Bruno Latour

Philippe Stamenkovic¹

À propos de Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, 160 pages.

« Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange »
Racine, *Athalie*, acte II scène 5

Introduction : avez-vous pris votre parachute ?

Depuis *Face à Gaïa*², Latour a achevé sa transformation en écrivain mystique *New Age*³, spiritualisant la Terre et enjoignant les climatologues à se transformer en lobbyistes politiques. Son dernier opus, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, est tout aussi pénible à lire. Il faut s'armer de patience pour tenter d'en extraire un sens, tant le propos est souvent flou, contradictoire ou tout simplement incompréhensible.

Certes, *Où atterrir ?* a le mérite d'attirer l'attention sur des phénomènes particulièrement préoccupants aujourd'hui : la dérégulation, l'explosion des inégalités, la négation du changement climatique, le divorce des élites avec la population, la montée des populismes, les migrations et le nombre croissant de réfugiés. Au moins Latour mentionne-t-il ces phénomènes, sans remettre en cause leur réalité ou critiquer les disciplines qui les ont mis en évidence comme à son habitude. Malheureusement, l'intérêt de l'ouvrage s'arrête là.

Son mérite principal se résume en effet, non pas à expliquer les phénomènes mentionnés (ce dont on ne s'étonnera pas, de la part d'un auteur pour lequel la notion même d'explication est à proscrire⁴), ni même à les « relier » (ce que revendique explicitement Latour p. 9), mais seulement à les mentionner ensemble. Le lecteur aura ainsi vaguement entendu parler de ces phénomènes.

Pour le reste, il s'agit essentiellement d'un exercice de style plutôt que d'un raisonnement construit et étayé. Comme on va le voir, Latour se contente le plus

1 Centre Gilles Gaston Granger (CNRS/Université d'Aix-Marseille), p.stamenkovic@free.fr.

2 La Découverte, Paris, 2015.

3 Dès *Jubiler ou Les tourments de la parole religieuse* (Le Seuil/Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002), Latour s'intéresse à la religion. Avec *Face à Gaïa*, cette préoccupation religieuse incorpore « Gaïa » et prend un tournant *New Age*.

4 Voir par exemple Bruno Latour, « The Politics of Explanation : an Alternative », in Steve Woolgar (ed.), *Knowledge and Reflexivity. New Frontiers in the Sociology of Knowledge*, London, Sage Publications, 1988, p. 155- 176.

souvent de mentionner des idées ou des mots-clés, qui ne font advenir chez le lecteur que des impressions floues. Lorsque Latour propose des idées (éventuellement intéressantes), c'est le plus souvent de façon brève, non argumentée et chaotique. Le propos est dans l'ensemble décousu et confus : l'argumentation est discontinue voire carrément absente ; les phrases s'enchaînent souvent sans lien logique, voire se contredisent ; les expressions utilisées par l'auteur sont floues et peu éclairantes ; les affirmations péremptoires sont énoncées sans justifications conceptuelles ni empiriques. Quant à l'image de l'atterrissage, elle vient comme un cheveu sur la soupe, et on ne comprend vraiment pas son intérêt (pourquoi atterrir ? on était en train de voler ?⁵).

À la question *Où atterrir ?* et au programme – alléchant – de *Comment s'orienter en politique*⁶, l'ouvrage n'apporte ainsi aucune réponse, mais suscite plutôt une autre question chez le lecteur déconcerté par ce qu'il vient de lire : y a-t-il un pilote dans l'avion ? La suite de cette note critique permettra de comprendre que non, définitivement non, il n'y a pas de pilote dans l'avion latourien, et que les passagers ont tout intérêt à prévoir leur propre parachute.

Dans la mesure où il n'y a quasiment aucun passage d'*Où atterrir ?* qui ne pose problème, il est difficile de résumer l'ouvrage ou de passer en revue toutes les difficultés qu'il soulève, sauf à faire une recension plus longue que l'ouvrage lui-même. Je m'efforcerai donc d'organiser cette note en quelques grands thèmes que j'ai identifiés dans l'ouvrage, même s'il est totalement dépourvu de structure argumentative⁷, et je ne relèverai que les difficultés les plus marquantes.

La rhétorique fuligineuse de Latour

Lire un ouvrage de Latour constitue une épreuve : on est vite épuisé face à toutes les stratégies stylistiques déployées par l'auteur pour rendre son propos vaporeux, insaisissable, ne laissant que des impressions floues à son lecteur⁸. Son style mérite à lui seul une analyse, pour des raisons :

- de forme : il est problématique en tant que tel puisqu'il rend très difficile la compréhension du propos ;
- mais aussi de fond : il se substitue souvent à l'argumentation elle-même, qui se réduit alors à des effets de style (et rien d'autre).

Dans *Où atterrir ?* les familiers de Latour retrouveront les néologismes dont il est coutumier (par exemple l'« hyper-néo-modernité » p. 105). Ils reconnaîtront aussi sa défense, assumée, de la tradition (p. 112), ainsi que la valorisation des « archaïques cultures » (p. 97). Néanmoins, l'ouvrage présente un style plus relâché qu'à l'accoutumée, familier (par exemple : « les gens », « le populo » p. 34) voire

5 Le lecteur se demandera en vain pourquoi Latour utilise cette image de l'atterrissage. Depuis quel endroit sommes-nous censé(e)s atterrir ?

6 Le sous-titre apparaîtra particulièrement ironique au lecteur qui aura eu le courage de lire l'ouvrage jusqu'au bout.

7 L'ouvrage est constitué de 20 courtes sections, qui se succèdent sans qu'il soit possible d'identifier un plan ou même une ligne directrice de l'ensemble. Une table à la fin de l'ouvrage résume, de façon peu éclairante, chaque section en une phrase.

8 Cette tendance semble aller *crescendo* dans l'œuvre de Latour.

puéril par endroits (voir la dernière phrase de l'ouvrage, ou des expressions comme « *riquiri* » p. 72). Sans doute est-ce lié au fait que Latour vise ici le grand public (plus encore qu'avec *Face à Gaïa*). On notera par ailleurs le ton apocalyptique par endroits (pp. 97⁹, 125, 133).

Un autre aspect du style de Latour est son abus d'italiques (ou de tirets¹⁰), ce qui donne une impression de profondeur et laisse croire qu'une explication a été fournie alors que les termes concernés ne sont nulle part définis.

On notera également de nombreux problèmes de référence (par exemple « *l'autre grande transformation* » (p. 75) que Latour laisse au lecteur le soin de deviner). Les formules creuses abondent également, parfois doublées de jeux de mots. Ainsi, « *[p]our être matérialiste, il faut une matière ; pour donner une définition mondaine de l'activité, il faut un monde ; pour occuper un territoire, il faut une terre ; pour se lancer dans la Real Politik, il faut une réalité* » (p. 80). Pire, de nombreuses expressions sont incompréhensibles ou ne veulent tout simplement rien dire (par exemple « *un roi aux abois [Louis XVI] en situation [...] de tension climatique* » p. 122). De même, des figures de style ou des jeux de mots se substituent à l'argumentation, absente (par exemple un chiasme jouant le rôle d'un argument nulle part donné p. 88 : « *Que l'on puisse accéder aux lointains depuis la terre devient le devoir d'accéder à la terre depuis les lointains.* »).

En outre, Latour n'hésite pas à pointer des défauts par ailleurs présents dans son propre texte : manque de « *précision* » (p. 79, 94) ; manque de « *réalisme* » et critique de « *l'idéologie de la "nature"* » (p. 86) attachée aux sciences ; « *ensorcellement* » de la notion de nature (p. 94, 156) ; « *savants peu au fait des réalités d'ici-bas* » (p. 92). Toutes ces critiques ne manquent pas d'ironie dans un ouvrage au contenu extrêmement flou, qui développe une idéologie constructiviste et relativiste, voire animiste, de la nature, et qui témoigne d'une méconnaissance préoccupante des sciences mentionnées.

Enfin, *Où atterrir ?* souffre également de problèmes argumentatifs ou logiques. Latour utilise ainsi des connecteurs logiques sans aucun égard à leur signification : « *cela prouve bien* » p. 66, alors qu'il ne prouve rien du tout ; « *[o]n comprend* » (p. 100) alors qu'il n'explique rien. De même les ambiguïtés, incohérences ou contradictions sont nombreuses : par exemple p. 87 les pôles du « *Global* » et du « *Terrestre* » sont d'abord présentés comme « *presque les mêmes* », puis, quelques lignes plus bas, comme « *deux versions très différentes* ».

Logique floue

Le point de départ de *Où atterrir ?* est alléchant, puisque l'ouvrage se propose de « *relier trois phénomènes que les commentateurs¹¹ ont déjà repérés mais dont ils*

9 OÙ les « *mythes* » et « *rituels* » des « *autres peuples* » (non-occidentaux) sont présentés comme « *de précieux modèles pour apprendre comment survivre dans le futur* ». On va voir à quel point la pensée de Latour peut elle-même être qualifiée de mythique.

10 Par exemple la « *géo-logie* » consiste à « *reprendre la question sociale mais en l'intensifiant par la nouvelle géopolitique* » (p. 82, où ni l'intensification ni la nouvelle géopolitique ne sont définies).

11 De qui s'agit-il, d'ailleurs ? En tout cas, ils ne sont pas les seuls, puisqu'il faudrait leur rajouter quelques milliards d'individus...

ne voient pas toujours le lien », à savoir (p. 9-10) : la « *dérégulation* », version péjorative de la « *globalisation* » ; « *l'explosion [...] des inégalités* » ; et la négation de « *l'existence de la mutation climatique* ». De fait, chacun est, ou devrait être, légitimement préoccupé par ces trois phénomènes de plus en plus inquiétants aujourd'hui, et s'interroge sans doute sur les relations entre eux. Malheureusement, le lecteur alléché va vite déchanter.

En effet, Latour présente d'emblée ces trois phénomènes comme « *les symptômes¹² d'une même situation historique : tout se passe comme si une partie importante des classes dirigeantes (ce qu'on appelle aujourd'hui de façon trop vague les "élites") était arrivée à la conclusion qu'il n'y aurait plus assez de place sur terre pour elles et pour le reste de ses habitants* » (p. 10)¹³. La référence aux élites, et à leur divorce des classes moyennes ou populaires, est aussi un phénomène souvent mentionné en lien avec les précédents. Latour l'effectue quant à lui (de façon guère originale¹⁴) en lien avec l'espace disponible sur Terre. Si l'on reformule le propos de Latour, c'est donc le fait que les élites considèrent qu'il n'y a plus assez de place pour tout le monde qui explique les phénomènes de dérégulation, d'augmentation des inégalités et de négationnisme climatique. On ne voit pas immédiatement le lien entre ces quatre propositions, voire on pourrait *a priori* questionner la cohérence de cette hypothèse : si les élites ont compris qu'il n'y avait pas assez de place sur Terre pour tout le monde, n'est-ce pas précisément parce qu'elles ont aussi compris que le climat était en train de changer (c'est-à-dire qu'elles ne nient pas le changement climatique) ? Latour apportera un éclaircissement dans la section 2 : les Américains ne veulent pas négocier leur mode de vie, donc se retirent de l'accord sur le climat. C'est donc un négationnisme climatique de façade (ils peuvent y croire officieusement, mais se rendre compte que c'est contre leurs intérêts). En effet, dans la section 5, Latour explique que les élites ont bien compris la menace de la « *mutation climatique* », mais ont délibérément décidé de la taire (p. 29). Latour ajoute que ces élites « *ne prétendent plus diriger mais se mettre à l'abri hors du monde* », et, de façon énigmatique, que nous avons été « *rendus fous par l'absence d'un monde commun à partager* » (p. 10).

Par la suite (p. 10), il avance « *l'hypothèse [...] que l'on ne comprend rien aux positions politiques depuis cinquante ans, si l'on ne donne pas une place centrale à la question du climat et à sa dénégation* », et en particulier « *qu'on ne peut comprendre ni l'explosion des inégalités, ni l'étendue des dérégulations, ni la critique de la mondialisation, ni, surtout, le désir panique de revenir aux anciennes protections de*

12 Latour ne précise pas ce qu'il entend exactement par ce terme, ni par celui d' « *élites* ».

13 Latour semble croire que la conférence sur le climat de décembre 2015 aurait provoqué une prise de conscience auprès des dirigeants mondiaux (voir également p. 107), alors qu'il n'en fut bien sûr rien. Ce qui est étonnant, c'est qu'il publie *Où atterrir ?* presque deux ans plus tard, ce qui aurait dû lui laisser l'occasion de constater la poursuite du *business as usual*.

14 La question de l'espace disponible par habitant et du nombre de Terres nécessaires pour absorber l'activité humaine est évoquée au moins depuis le rapport de Donella Meadows, Dennis Meadows, Jørgen Randers et William Behrens III, *The Limits to Growth; A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, 1972.

l'État national ». En d'autres termes, le « *Nouveau Régime Climatique* »¹⁵ est censé expliquer l'explosion des inégalités, la « *critique de la mondialisation* », ainsi que « *le désir panique de revenir aux anciennes protections de l'État national* » et la « *montée du populisme* »¹⁶(*ibid.*). Le problème est que cette hypothèse n'est nulle part démontrée ni confirmée empiriquement. Si l'on se place du point de vue conceptuel, on peut à nouveau questionner sa cohérence *a priori* : on ne voit pas en quoi la négation du changement climatique expliquerait le repli sur les États-nations et la montée des populismes (de même que, précédemment, le repli des élites sur elles-mêmes). On pourrait même y voir le lien inverse : c'est la reconnaissance du bouleversement climatique qui expliquerait les replis nationaux et le chacun pour soi (des élites, des États, etc.). En fait, Latour utilise, comme à son habitude, des expressions vagues et ambiguës, comme « *on ne comprend rien* » ou « *la question du climat et [...] sa dénégation* » dans la citation précédente. De quelle question s'agit-il exactement ? Et de quelle dénégation ? Littéralement, de la « *question du climat* » (ou du « *climat* » tout court), mais cela ne voudrait rien dire. Bien sûr, le lecteur a des idées qui lui viennent à l'esprit : le réchauffement climatique global, la négation de son existence ou de son origine anthropique, ou autre chose encore... Ce sera à lui de préciser, car Latour ne fait que mentionner son « *Nouveau Régime Climatique* »¹⁷, ce qui n'éclaircit rien.

Latour conclut la première section en expliquant que face à cette « *perte d'orientation commune* » (à laquelle l'ouvrage est apparemment censé remédier), il va falloir « *atterrir quelque part* », ce qui nécessite de « *savoir comment s'orienter* », donc une « *carte* » des positions en présence, qui représente les « *affects de la vie publique mais aussi ses enjeux* », de manière à « *canaliser certaines émotions politiques vers de nouveaux objets* » (sic, p. 11).

Dans la section 2, Latour mentionne le retrait des États-Unis de l'accord de Paris sur le climat par le président Trump, lié au fait que les Américains ne veulent pas négocier leur mode de vie. Il énumère alors le Brexit, l'élection de Trump et les migrations comme autant d' « *aspects différents d'une seule et même métamorphose* : la notion même de sol est en train de changer de nature » (p. 13). Le lecteur

15 Dans *Face à Gaïa*, Latour « [...] résume par ce terme la situation présente quand le cadre physique que les Modernes avaient considéré comme assuré, le sol sur lequel leur histoire s'était toujours déroulée est devenu instable. Comme si le décor était monté sur scène pour partager l'intrigue avec les acteurs. À partir de ce moment, tout change dans les manières de raconter des histoires, au point de faire entrer en politique tout ce qui appartenait naguère encore à la nature – figure qui, par contrecoup, devient une énigme chaque jour plus indéchiffrable. » (p. 11). Latour dit s'être inspiré de Stefan Aykut et Amy Dahan (*Gouverner le climat ? Vingt ans de négociations internationales*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2015). Ceux-ci définissent pourtant (de façon beaucoup plus claire) le « *régime climatique* » comme « *un système complexe d'arènes et d'institutions qui a réuni des acteurs et des partenaires de plus en plus nombreux, a suscité de nouvelles pratiques de recherche, a instauré des procédures d'évaluation et de validation, a vu s'affronter des intérêts économiques et des enjeux politiques variés et a établi, enfin, des relations particulières entre sciences, expertise, politiques et marchés.* » (ch. 2, §1)

16 Plus loin (p. 32-33), c'est la « *réaction de la Terre* » à nos entreprises qui sera cette fois présentée comme la cause à la fois de l'explosion des inégalités, de la « *vague de populisme* » et de la « *crise migratoire* ».

17 Latour renvoie en note à son *Face à Gaïa*, ouvrage qui n'éclaircit rien non plus, mais dont la critique sort du cadre de cet article.

cherchera en vain une explication à cette prophétie mystérieuse : tout ce qu'il apprendra, c'est que « *le sol rêvé de la mondialisation est en train de se dérober* », ou qu'il est, comme « *nous [...] tous* », « *en migration [sic] vers des territoires à redécouvrir et à réoccuper* » (p. 14).

Latour mentionne alors l'issue de la COP21, pendant laquelle les pays signataires auraient réalisé « *avec effroi* »¹⁸ qu'il leur faudrait plusieurs Terres pour mener à bien leurs projets d'émission et de développement. Cette situation aurait pour conséquence que plus personne n'aurait de « *chez soi* » assuré », et aboutirait selon Latour à l'alternative suivante : « *[o]u bien nous dénions l'existence du problème, ou bien nous cherchons à atterrir* » (p. 15). Par cette expression il faut comprendre « *chercher un territoire habitable* » (p. 14), ce qui implique que les actuels et futurs habitants (les migrants actuels) des pays riches vont devoir « *changer la totalité de leurs modes de vie* » (p. 15).

D'après Latour en effet, les pays riches seraient confrontés à une crise migratoire généralisée, qui concernerait non seulement les « *migrants venus de l'extérieur* », mais aussi leurs propres habitants, « *migrants de l'intérieur* » mystérieusement « *quittés par leur pays* » (*ibid.*). Tous seraient ainsi « *privés de terre* » (même les migrants de l'intérieur). D'après Latour, « *c'est cette épreuve [de la privation de terre] qui explique la relative indifférence à l'urgence de la situation* », tout comme le fait que nous serions tous paralysés, « *intérieurement détruit[s] par l'anxiété de ne pas savoir [...] répondre* » au changement climatique. Pourtant, la question ne semble pas tant être de savoir que de vouloir : au niveau individuel, la plupart des gens connaissent les principales sources d'émission de gaz à effet de serre, et les actions qui peuvent les limiter (diminuer l'utilisation de la voiture, les voyages en avion, etc.) ; au niveau politique, de même, les solutions sont simples et existent (voir par exemple les préconisations contenues dans le dernier rapport du GIEC). Peut-être Latour veut-il dire que les sociétés des pays riches ne sont, dans l'ensemble, pas prêtes à modifier radicalement leurs modes de vie pour lutter contre le changement climatique.

La section 3 poursuit le thème de la « *priv[ation] de territoire* », d'un étrange point de vue « *post-colonial* » qui associe la panique des « *anciens colonisateurs* » à celle des « *anciens colonisés* », tous également inquiets de sentir que « *le sol est en train de céder* » (p. 19), « *comme si l'on se sentait attaqué partout dans ses habitudes et dans ses biens* » (p. 17). Le lecteur y apprendra entre autres que, selon que la nature porte ou non le label de « *territoire* », il est « *tout de suite mobilisé* » pour « *défendre son territoire* », mais « *bâill[e] d'ennui* » pour défendre la nature (p. 18). Il retrouvera l'alternative entre : « *découvrir en commun quel territoire est habitable et avec qui le partager* » (le fameux atterrissage), d'une part ; ou s'enfoncer dans le déni (de la « *mutation climatique* », semble-t-il) en préservant coûte que coûte son mode de vie, d'autre part. Il apprendra cette fois-ci que « *[m]igrations, explosions des inégalités et Nouveau Régime climatique, c'est la même menace* ». Latour semble croire que les migrations sont essentiellement dues à la « *mutation écologique* » (p. 19-20), et non pas à la misère, à l'instabilité politique ou aux guerres (mais sans doute répondrait-il qu'elles font aussi partie de la « *mutation écologique* » ou

18 La plupart n'ont pourtant pas l'air d'avoir fondamentalement changé leurs politiques depuis...

« *climatique* », concept fourre-tout extensible à l'infini et nulle part défini précisément¹⁹). Inversement, des phénomènes naturels comme le climat, l'érosion, la pollution, l'épuisement des ressources, sont des « *migrations sans forme ni nation* » (p. 20). Du fait du flou total qui entoure leur définition et de leur application à tout et à n'importe quoi, les concepts qu'invoque Latour (climat, migrations...) sont ainsi inopérants et dénués de tout pouvoir explicatif (que Latour revendique pourtant explicitement²⁰).

S'en suit l'affirmation du « *droit le plus élémentaire* » à « *se sentir rassuré et protégé* ». On ne peut que louer cette bonne intention, qui souligne la nécessité « *d'abriter toutes les personnes obligées de se mettre en route* » (par où il faut comprendre les « *étrangers* », les autochtones ayant semble-t-il disparu en cours de route). Latour met en garde contre la tentation de le faire par la voie d'un renforcement des frontières nationales (p. 21-22). La solution résiderait plutôt dans la conciliation de deux exigences contradictoires : « *s'attacher à un sol* » d'une part, et « *se mondialiser* » d'autre part. On y reviendra.

Un autre problème dont souffre le raisonnement de Latour est son complotisme et son populisme. Latour fait en effet l'« *hypothèse* » que les « *élites, obscurcissantes* », tout en étant au courant de la mutation climatique, auraient délibérément évité d'en « *partager publiquement le résultat* » (p. 29-30). Mais il ne fait que citer l'ouvrage de Naomi Oreskes et Erik Conway, *Les marchands de doute*²¹, qui montre comment certains scientifiques ont artificiellement entretenu des controverses contre le consensus scientifique dominant (dans le domaine de la santé publique notamment), ainsi que deux articles mentionnant la stratégie de dénégation d'ExxonMobil (note 17 p. 141)²². Si ces exemples sont en eux-mêmes bien documentés, ils ne sauraient à eux seuls confirmer une hypothèse aussi forte et générale que celle de Latour, qui concerne les « *élites* » en général (quelle que soit la signification que Latour donne à ce terme) – hypothèse du reste contredite par les faits²³. À aucun moment Latour n'envisage-t-il non plus la responsabilité des États, ni celle, individuelle, des citoyens. Par la suite, il se distancie de ses propres propos (parlant d'une « *hypothèse invraisemblable* » qui se « *rapproche trop d'une théorie du*

19 La seule précision que fournit Latour est que « *"Climat" est pris ici au sens très général des rapports humains à leurs conditions matérielles d'existence* » (p. 10). Difficile, en effet, de faire plus général (et éloigné de la définition communément acceptée de ce terme). D'autres surprises viendront en ce qui concerne la conception latourienne du climat : on apprendra ainsi dans la note 30 p. 144 que le climat possède une « *puissance de feu* » (comme les « *armes atomiques* ») variable selon le nombre de degrés (Celsius) de réchauffement !

20 Comme en témoignent de multiples expressions telles que « *Si l'hypothèse est juste [...]* » (p. 30), « *On ne comprend rien à [...] si l'on ne comprend pas [...]* » (p. 32), etc.

21 Paris, le Pommier, 2012.

22 Latour cite également (note 19 p. 141) l'ouvrage de Luc Boltanski *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* (Paris, Gallimard, 2012) pour appuyer le fait que les théories du complot « *sont parfois tout ce qu'il y a de plus réel* », ainsi que celui, hautement controversé, de Nancy McLean, *Democracy in Chains: The Deep History of the Radical Right's Stealth Plan for America*, Londres, Penguin Random House, 2017.

23 Voir la chronologie établie par Daniel Sarewitz et Roger Pielke Jr. (« *Breaking the Global-Warming Gridlock* », *The Atlantic*, July 2000), qui montrent comment est évoqué, dès les années 60 et 70, le réchauffement climatique global dans les sphères dirigeante et académique américaines, avant d'être fortement publicisé dans les années 80.

complot » p. 33-34), avant de les rendre aussitôt, de façon très étrange²⁴. Tout en reconnaissant le « *défaut de preuve flagrante* » pour son hypothèse, il considère néanmoins que ses « *effets sont eux bien visibles* »²⁵.

Le complotisme de Latour est renforcé par le fait qu'il prend systématiquement la défense du « *peuple* » qui aurait été « *froidement trahi* » (p. 35)²⁶ par les élites (ce qui expliquerait qu'il soit devenu adepte de « *faits alternatifs* » (p. 34). Il semble réserver la responsabilité du négationnisme climatique (et du manque d'esprit critique) à ces dernières, le négationnisme climatique des « *braves gens* » (p. 34), victimes innocentes de la désinformation orchestrée par les élites, n'en étant que la conséquence somme toute compréhensible. Il ne conçoit pas que chacun puisse, à son propre niveau, entretenir activement son déni du changement climatique²⁷, sans être la victime innocente d'une conspiration des élites.

C'est cette hypothèse complotiste (du « *climato-négationnisme* » de façade des élites) qui permet de comprendre, selon Latour, « *comment la mondialisation-plus est devenue la mondialisation-moins*²⁸ » (p. 31). La solution de Latour à ce problème est toute trouvée : plutôt que de « *réparer les défauts de la pensée* » (qui mènent au négationnisme climatique des classes moyennes, à la croyance aux « *faits alternatifs* », etc.), il faut « *partager la même culture, faire face aux mêmes enjeux, devant un paysage que l'on peut explorer de concert* » (p. 38). Bien sûr, Latour n'explique pas en quoi cette posture excessivement passive (qui n'est pas sans rappeler les vertus miraculeuses qu'il prête à la description, voir *infra*) permet de résoudre le climato-négationnisme. Par ailleurs, on s'étonnera de voir Latour condamner ceux qui vont jusqu'à « *nier l'existence* » de « *cette vérité de moins en moins discutable du Nouveau Régime Climatique*²⁹ » (p. 30), qui font preuve d'une « *déplorable indifférence à l'idée même de vérité* » ou d'une « *coupable indifférence aux faits* » (p. 34), si l'on se rappelle qu'il a consacré l'essentiel de sa carrière à mettre en cause ces mêmes notions³⁰.

À l'issue de cette partie, on voit que Latour se contente de mettre ensemble des constatations partagées par tout le monde (épuisement de l'environnement, recrudescence des nationalismes, crise migratoire), dans ce qu'on ne peut même pas appeler une histoire ou une description comme il les affectionne (car ces termes supposent un minimum d'organisation logique du propos).

24 « *Il n'est pas impossible pourtant de la documenter [l'hypothèse complotiste] en faisant la supposition raisonnable que les gens se doutent assez rapidement de ce qu'on veut leur cacher et qu'ils agissent en conséquence* » (p. 34).

25 Le complotisme de Latour rejoint plus loin son mysticisme : la Terre est présentée comme une « *autorité nouvelle* » devant laquelle les « *élites obscurcissantes [...] cherchent à dissimuler leurs méfaits* » (p. 107, sic).

26 Voir également la p. 86.

27 Voir par exemple Kari Norgaard, *Living in Denial, Climate Change, Emotions, and Everyday Life*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 2011.

28 Voir ci-après.

29 Ici « *Nouveau Régime Climatique* » semble simplement signifier changement climatique global.

30 Pour un résumé du constructivisme et du relativisme extrêmes de Latour, voir Andreas Malm, *The Progress of This Storm: Nature and Society in a Warming World*, Londres, Verso, 2018, ch. 1 à 4.

La mystique latourienne du territoire

La notion de territoire est centrale dans *Où atterrir ?*. Latour aborde ce thème par deux dichotomies. Il commence par définir deux types de mondialisation :

- la « *mondialisation-moins* » qui vise à imposer une seule vision du monde (celle des élites que critique Latour : il faut sans doute comprendre la mondialisation néo-libérale, même si le mot n'est nul part prononcé) ;
- la « *mondialisation-plus* » qui vise au contraire à « *multiplie[r] les points de vue* », à embrasser la richesse du monde.

Latour critique ensuite les accusations d'« *archaïsme* » ou d'« *obscurantisme* » portées par les tenants de la mondialisation-moins sur ceux de la mondialisation-plus, accusés d'être des « *réactionnaires* » ou des « *populistes* » (p. 24-26). L'argument est intéressant, puisqu'il reprend l'idée que céder à la mondialisation-moins reviendrait à perdre des points de vue sur le monde, à uniformiser notre vision de ce dernier (p. 26).

Latour définit de la même façon deux types de « local » :

- le « *local-moins* », réactionnaire ou populiste ;
- et le « *local-plus* », qui « *chérit[t] le plus grand nombre d'alternatives à l'appartenance au monde* » (p. 26-27).

Mais il explique ensuite que cette alternative (qu'il vient de définir, donc) ne tient pas, car la Terre³¹ serait à la fois trop petite et trop grande :

- trop petite pour contenir le projet de la modernisation ;
- trop grande et complexe pour se réduire à une seule vision (« *élitiste* ») du monde.

Latour semble en fait mélanger les deux sens de son concept de Terre dans cette comparaison : c'est la « *terre* » (physique) qui est trop petite, et la « *Terre* » (politique) qui est trop grande. Il en déduit (sans explication) que « *du coup, personne n'a réponse à la question* » de savoir comment « *trouver un sol habitable* », « *trouver une place* » et « *nous orienter* » (p. 27-28).

À partir de la section 7, la prose déjà confuse de Latour se transforme en une sorte de poésie mystico-géographique agrémentée de schémas obscurs et de termes techniques détournés. Latour affirme qu'il faut « *chercher la clef de la situation actuelle* » dans « *la forme des territoires auxquels cette intelligence [dont ne manque pas le « peuple »] s'applique* ». Facile, puisque « *jusqu'ici, chacun de ceux qui acceptaient de se plier au projet de la modernisation pouvait retrouver sa place grâce à un vecteur qui allait, pour simplifier, du local au global* » (p. 38). Dans son « *[r]epère*

31 Dans la note 11 p. 140, Latour distingue la « *terre* » avec minuscule [qui] correspond au cadre traditionnel de l'action humaine (des humains dans la nature) et [la] « *Terre* » avec une majuscule [qui correspond] à une puissance d'agir [sic] à laquelle on reconnaît, à défaut d'être pleinement instituée, quelque chose comme une fonction politique ». Bizarrement, Latour emploie ici une majuscule alors qu'il écrit qu'« *il n'y a pas de Terre qui soit de taille à contenir [l']idéal de progrès, d'émancipation et de développement* » du projet de modernisation (p. 27). Juste après, il évoque « *un problème de dimension, d'échelle et de logement : la planète est bien trop étroite et limitée pour le globe de la globalisation* » (*ibid.*). En ce sens il s'agit de la Terre physique, qui correspond à la « *terre* » (avec un petit t) de Latour.

à la fois spatial – la cartographie – et temporel – la flèche du temps lancée vers l'avenir [sic] », Latour évoque ainsi (voir sa figure 1 p. 43)³² :

- le « pôle » ou « attracteur » (termes non définis) du « *Global-de-la-modernisation* »³³ et du progrès, notion floue qui « *dessinait l'horizon à la fois scientifique, économique, moral* », « *synonyme de richesse, d'émancipation, de connaissance et d'accès à une vie confortable* », d' « *ouverture des frontières* » (p. 64). On comprend ensuite que le Global est synonyme de « *progressisme* » ou de « *libéralisme* », soit en matière économique soit en matière morale.
- le pôle du « *Local-à-moderniser* » synonyme de tradition et de provincialisme, de « *localisme* » et de « *défense des frontières* » (p. 64), et défini simplement comme un « *anti-Global* », un pôle « *réactionnaire* » face au libéralisme et progressisme précédents ;
- tous deux séparés par un « *front pionnier de modernisation* » qui « *nous préparait à tous les sacrifices, à quitter notre province natale, à abandonner nos traditions, à rompre avec nos habitudes, si nous voulions "aller de l'avant", participer au mouvement général de développement et, en fin de compte, profiter du monde* » (p. 39-40, 43).

Avec modestie, Latour présente ce schéma simpliste comme une « *pierre de touche* » pour « *nous situer dans le cours de l'histoire* » (p. 40). On pouvait tout projeter sur ce vecteur magique qui allait du Local au Global, par exemple la distinction Gauche/Droite – même si, « *selon les sujets de dispute, Gauche et Droite n'allaient pas dans le même sens* » (p. 40)³⁴. Qu'importe, « *toutes les positions continuaient de se placer le long du même vecteur* » (comment, ou même le long de quel « *vecteur* » exactement, Latour ne le précise pas), « *ce qui permettait de les repérer comme on lit la température d'un patient en suivant les gradations d'un thermomètre* » (*ibid.*).

Avec la figure 2 (p. 45), Latour évoque la transformation de la mondialisation-plus (profitant au plus grand nombre) en mondialisation-moins (profitant à quelques privilégiés). Le Global devient alors un « *repoussoir* ». « *Inévitablement, le Local lui aussi, par réaction, va redevenir attirant* » (sic, p. 43). Poursuivant dans l'incohérence, Latour écrit qu' « *à la fuite éperdue vers la mondialisation-moins, fait pendant la fuite éperdue vers le Local-moins* » (*ibid.*). Apparemment donc, les gens fuient à la fois vers le Global-moins et le Local-moins (on aurait cru que c'était uniquement depuis le premier vers le second).

Latour nous informe que ce Local-moins est doué de qualités contradictoires : à la fois ce pôle « *n'a plus de vraisemblance, n'est pas plus habitable que la mondialisation-moins* », et à vrai dire est « *irréel* » ; et en même temps il « *attire*

32 Outre les symboles assez classiques utilisés (flèches, courbes, droites), les figures contiennent des symboles ésotériques (représentant apparemment des territoires) nulle part explicités, et ressemblant par exemple à une section de tronc d'arbre, un globe quadrillé par des méridiens et parallèles, une moitié d'avocat avec son noyau, un cône esquissé par des cercles successifs, etc.

33 Équivalent ici à la « *mondialisation-plus* » (p. 39), ce qui contredit la définition précédente de cette notion qui était celle, moins conquérante et plus modeste, de la « *multiplication des points de vue* » sur le monde – même si Latour ne définit nulle part précisément toutes ces notions.

34 Affirmer qu'un concept représente la panacée pour le relativiser juste après, puis réaffirmer ensuite sa pertinence, etc. est une caractéristique de la pensée latourienne.

autant que l'autre » pôle (lequel ? le Local-plus, le Global-plus ou le Global-moins³⁵ ?) (p. 44). L'explication à cette transformation est limpide : « *il faut supposer que quelque chose est venu tordre la flèche du temps, une puissance à la fois ancienne et imprévue* » qui a contrarié « *les projets des ci-devant Modernes* » :

« *Comme si l'expression monde moderne était devenue un oxymore. Ou bien il³⁶ est moderne, mais il n'a pas de monde sous ses pieds. Ou bien c'est un vrai monde, mais il ne sera pas modernisable. Fin d'un certain arc historique [sic].* » (p. 46)

En fait, il suffit à Latour d'introduire un « troisième attracteur [...] venu détourner, pomper, absorber tous les sujets de conflit, rendant toute orientation impossible selon l'ancienne ligne de fuite » (p. 46), et le tour est joué ! Cet attracteur permet d'adopter une vision bien guerrière pour décider « *qui nous aide et qui nous trahit, qui est notre ami et qui est notre ennemi, avec qui s'allier et avec qui se battre* » (p. 47). Et, au passage, d'abolir ces « *marqueurs de l'espace et du temps qui ont si longtemps paru évidents comme "avenir" ou "passé", "Local" ou "Global"* » (ibid.). En dépit des qualités magiques de ce troisième attracteur mystérieux, Latour ne fait que le placer (symbolisé par un point d'interrogation dans un cercle) en bas à droite de sa figure n°2 (laquelle juxtapose de façon peu éclairante les « *Mondialisation-plus* » et « *moins* »³⁷ en haut à droite, et le « *Local-à-moderniser* »³⁸ et le « *Local-moins* » en bas à gauche), sans aucun lien avec le reste de la figure – dont la légende affirme pourtant que « *l'irruption d'un troisième attracteur brise le système de coordonnées habituel des Modernes* » (p. 45).

On comprend, dans la section 8, que Latour conçoit le troisième attracteur comme une sorte de pôle « *anti-Trump* », le président américain étant représentatif, d'après l'auteur, d'un quatrième attracteur opposé qu'il nomme « *Hors-Sol* ». Bien que Latour ne le définisse toujours pas, on croit comprendre que ce troisième attracteur désigne le « *Nouveau Régime Climatique* » (p. 51). En effet, d'après Latour le climato-négationnisme (bien plus que la défense des intérêts américains avant tout, comme on pourrait pourtant penser, et dont le climato-négationnisme ne serait alors qu'une conséquence) est le vrai fondement de la politique menée par Trump, et « *définit l'orientation de la vie publique* » des États-Unis (p. 48).

Latour entreprend donc de nous dessiner un nouveau schéma (figure 3 p. 49), avec un axe attracteur 4 (symbolisé par des petits cercles émanant d'un point) - attracteur 3 perpendiculaire à l'axe attracteur 1bis (local-moins) - 2bis (mondialisation moins). Ces deux derniers attracteurs sont respectivement reliés,

35 Pour être cohérent, le Global-Moins devrait être le seul à être exclu à coup sûr, mais il semble bien que ce soit celui-là que Latour ait en tête, à en juger par sa phrase contradictoire précédente et la figure 2.

36 Ce « il » ne peut renvoyer qu'à « monde », mais alors la proposition suivante n'a aucun sens : « il [le monde] n'a pas de monde sous ses pieds ».

37 Équivalentes apparemment aux « *Global-plus* » et « *moins* ».

38 Le « *Local-à-moderniser* » est-il équivalent au « *Local-plus* » (qui « *chéri[t] le plus grand nombre d'alternatives à l'appartenance au monde* ») ? Ce serait logique d'après la figure 2, mais le « *Local-à-moderniser* » est connoté moins positivement, puisqu'il est synonyme d'une position réactionnaire comme on l'a vu. Il serait donc équivalent au « *Local-moins* » ? Non car Latour l'en distingue sur la figure. Un troisième « *Local* » mystérieux, donc.

de façon purement rhétorique, par des flèches intitulées « *en arrière toute !* » et « *en avant toute !* » à l'attracteur 4, flèches dont le nom provient apparemment de la « *fuite en arrière de tout un peuple vers le retour aux catégories nationales et ethniques* » et de la « *fuite en avant vers le profit maximal en abandonnant le monde à son sort* » (p. 50). Ces positions (fuite en arrière et en avant) sont déjà censées être représentées par les attracteur 1 bis (Local-moins) et 2 bis (Mondialisation-moins), mais la convergence des flèches précédentes vers l'attracteur 4 est censée représenter le fait qu'

« au lieu d'opposer comme naguère les deux fuites – vers la globalisation et vers le retour au vieux terrain national –, les soutiens de Trump font comme si on pouvait les fusionner. Fusion qui n'est évidemment possible que si l'existence même de la situation de conflit entre modernisation, d'un côté, et condition terrestre, de l'autre, se trouve déniée. » (p. 50)

L'idée est intéressante et permet de mieux comprendre l'importance centrale que Latour attache au négationnisme climatique dans la politique américaine. Mais elle est mise à mal par l'isolationnisme de Trump (comme en témoignent les récents conflits commerciaux avec la Chine), qui contredit ce supposé tropisme des élites (soutiens de Trump) vers la globalisation. De plus, cette fuite vers la globalisation (ou la modernisation), par opposition à la fuite vers le terrain national, s'effectue *a priori* contre l'intérêt des classes moyennes, puisqu'il s'agit de la mondialisation-moins, trustée d'après Latour par quelques privilégiés. Il faut donc qu'elle soit le fait des élites uniquement, même si Latour omet de le préciser. On saluera cependant quelques phrases isolées de cette section, comme la dénonciation d'une politique trumpienne basée sur la flatterie des égoïsmes individuels (p. 49).

Dans la section 9, Latour met enfin un nom sur son mystérieux troisième attracteur : c'est le « *Terrestre* » c'est-à-dire en fait la « *Terre* » avec un grand T, en tant qu'« *acteur-politique* » (p. 55). Latour insiste, à juste titre, sur le fait que cette Terre ne peut plus être considérée comme le cadre immuable de l'action humaine, mais qu'elle réagit (beaucoup plus rapidement qu'elle ne l'a jamais fait) à la pression environnementale que nous lui faisons subir : en un mot, que nous sommes entrés dans l'âge de l'Anthropocène (p. 59), dans lequel le système Terre dans son ensemble (et non plus seulement localement) réagit à l'activité humaine (et ce dans une ampleur sans précédent).

Le problème est qu'il embrouille complètement ce message simple. On apprend en effet que la « *situation s'éclaire* » car « *nous nous trouvons maintenant, basculés à 90°, suspendus entre l'ancien vecteur et un nouveau, poussés en avant par deux flèches du temps qui ne vont plus dans la même direction* » (p. 55). Cette « *réorientation du site de la politique* » (p. 56) est présentée de manière absconse dans la figure 4 (p. 56), où des sortes d'arcs de cercle formés de tirets sont censés indiquer le « *basculement* » d'un axe à l'autre. On apprend également que la Terre, non seulement est un « *acteur qui réagit désormais aux actions des hommes* », mais aussi qu'il « *interdit aux modernisateurs de savoir où ils se trouvent, dans quelle époque, et surtout quel rôle ils doivent dorénavant y jouer* » (p. 57). Bref, nous (ou les modernisateurs ?) sommes perdus dans l'espace temps sans savoir quoi faire (une suggestion : lutter collectivement et individuellement contre le changement climatique par exemple ?). On apprend même que nous ne sommes plus des

« humains [...] “sur terre” ou “dans la nature” », « plus ou moins responsables de [nos] actions » (p. 57)³⁹ ! Mais qui sommes-nous donc alors ? Des hybrides latouriens (voir ci-après) ? Il n’y a pas non plus d’espace cartographique, plus de latitudes ni de longitudes, seulement une « *histoire agitée* » (p. 58). Il serait faux de dire que son évocation du *Maelstrom* de Poe en conclusion de la section 9 n’apporte rien à son propos : le lecteur effaré y verra en effet, bien plus qu’une référence utilisée par l’auteur, l’image de ses propres propos.

Art abstrait

Dans la section 10, tout en louant l’héritage de l’écologie politique, qui a, depuis l’après-guerre et même la révolution industrielle, réussi à imposer les préoccupations écologiques dans le débat public, et à tempérer la course effrénée vers la modernisation, Latour critique son échec. Pour comprendre la cause de cet échec, il suffit, nous explique doctement Latour, de le « *situer* » sur son schéma magique. Celui-ci permettra en effet de dépasser le clivage droite-gauche et de « *sortir du piège dressé par la flèche du temps des Modernes* » (p. 64). Il suffit donc de tracer un triangle et de mettre l’ « *Attracteur 3 - Terrestre* » en bas à droite du schéma (p. 65), et les problèmes de l’écologie politique des 50 dernières années sont enfin résolus grâce au triangle latourien !

La figure 6 (p. 69) représente le point d’orgue de l’art abstrait latourien, avec des flèches dans tous les sens. On notera également l’importance des notions d’« *affects* » ou d’« *émotions* », auxquelles Latour réduit l’opposition politique droite / gauche. Tout en condamnant (p. 73) le recours excessif aux « *attitudes, affects, passions* » en politique, il s’y livre sans vergogne dans le paragraphe qui suit immédiatement. Son attracteur 3 lui-même semble ne se résumer qu’à un « *nouvel affect* », comme il le présente de façon très floue (p. 74).

Latour nous explique ensuite qu’« *il s’agit de dériver vers le Terrestre les énergies qui allaient vers l’attracteur Local* », comme est censée le montrer la « *logique* » de ses schémas (p. 71). Il faut également « *parvenir à canaliser le besoin de protection pour le faire tourner vers le Terrestre* » (p. 72). On apprend que « *cette distinction entre le Local [attracteur 1] et le sol nouvellement formé [attracteur 3 Terrestre] est d’autant plus importante, qu’il faut bien créer de toutes pièces les lieux où les différents types de migrants vont venir habiter* » (p. 72). Il faut faire de même avec les énergies qui vont vers le Global : c’est le rôle de l’attracteur 3 de faciliter cette « *négociation* ». C’est alors que le mystère de l’attracteur 3 semble enfin résolu. En effet,

« [...] le Terrestre tient à la terre et au sol mais il est aussi mondial, en ce sens qu’il ne cadre avec aucune frontière, qu’il déborde toutes les identités. C’est en ce sens qu’il résout ce problème de place noté plus haut : il n’y a pas de Terre correspondant à l’horizon infini du Global, mais, en même temps le Local est beaucoup trop étroit, trop riquiqui, pour y tenir la multiplicité des êtres du monde terrestre. C’est pourquoi le zoom qui prétendait aligner le

39 Latour poursuit en remettant en cause la distinction entre « *géographie physique* » et « *géographie humaine* ». Un des problèmes de cet « *hybridisme* » latourien selon Malm (*op. cit.*) est justement qu’il exonère les humains de leur responsabilité politique (voir ma note).

Local et le Global comme des vues successives le long d'un même parcours n'a jamais eu aucun sens. » (pp. 72-73)

Ainsi se résout le mystère : l'attracteur 3 ne consiste tout simplement en rien, ou du moins en rien d'autre que la conciliation (de pur principe, et nulle part précisée concrètement) des deux opposés (Local et Global) que Latour veut réconcilier⁴⁰. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer le problème résolu, ni d'expliquer l'échec des partis écologiques à dépasser le clivage droite/gauche par le fait qu'ils n'ont « *jamais précis[é] le lieu d'où l'on pouvait imaginer un tel dépassement* » (p. 73). Si l'intention de Latour avec cette profusion de schémas semble être une sorte de vulgarisation conceptuelle (ce qui est louable en soi), le flou complet qui les entoure (ainsi que les concepts associés) les rend hélas totalement inopérants.

La description incantatoire

Latour a toujours attribué une grande importance à la description⁴¹ des divers « *acteurs* » ou « *actants* » (humains, matière animée ou non, instruments, etc.) intervenant dans l'activité scientifique, dont l'association en « *réseaux* » était censée expliquer – et même épuiser⁴² – cette dernière. Ce souci de la description est toujours présent dans *Où atterrir ?*, même si le but recherché n'est plus le même. Ici, la description est censée fournir un « *système de coordonnées* » (p. 116) servant de base préalable (et absolument nécessaire⁴³) à l'action politique.

Cependant, ici comme ailleurs⁴⁴, Latour ne fait que constater l'hétérogénéité infinie des « *agissants* » ou « *animés* » (voir par exemple p. 119). Il reconnaît la difficulté (également infinie, donc, puisqu'aucune forme de catégorisation ou de généralisation n'est permise⁴⁵) de faire cette description (p. 119, 121), mais s'arrête à ce stade purement programmatique, et laisse à d'autres le soin de faire ce travail.

Quand bien même une telle description serait possible, Latour semble croire qu'elle suffirait à résoudre les problèmes évoqués dans son ouvrage. Mais il n'explique pas en quoi elle serait utile, se contentant de la mentionner et d'affirmer qu'on ne saurait s'en passer. Or du point de vue théorique on ne voit pas en quoi la simple constatation (le simple « *inventaire* » p. 125) de l'hétérogénéité de tous ces actants pourrait être utile, sans un minimum de hiérarchisation et de structuration de cette hétérogénéité. De même, du point de vue pratique, cet « *effort d'inventaire* » aurait d'après Latour la vertu miraculeuse (et très floue) de rendre le monde « *à peu*

40 Plus loin, on comprend vaguement que « *l'attracteur Terrestre* » – nouvellement désigné comme étant « *la fine pellicule des Zones Critiques* » (p. 117) – est censé faire la synthèse entre les attracteurs Local-plus et Global-plus.

41 Dès son ouvrage séminale coécrit avec Steve Woolgar, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Beverly Hills, Sage Publications Inc., 1979.

42 Voir Malm, *op. cit.*, ch. 4.

43 Sauf à mener une politique « *malhonnête* » et « *mensong[ère]* » (p. 119-120). C'est en particulier la description de nos « *terrains de vie* » qui intéresse ici Latour (p. 123), ainsi que celle de « *nos intérêts, nos revendications, nos doléances* » (et ceux/celles de tous les « *animés* ») (p. 124). Le manquement à une telle description produirait une « *politique [...] vidée de toute substance* », tandis que sa réalisation permettrait « *le repérage de nos attachements* » (*ibid.*).

44 Voir par exemple Bruno Latour, *Science in Action. How to Follow Scientists and Engineers Through Society*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1987.

45 Voir *infra*.

près partageable » (p. 125), mais il n'explique absolument pas pourquoi. Latour évoque ainsi avec enthousiasme l'écriture des cahiers de doléance, effectuée à la demande de Louis XVI de janvier à mai 1789, mais sans expliquer en quoi elle fut utile, se contentant de saluer sa réalisation – et semblant oublier les événements qui suivirent, qui auraient plutôt tendance à remettre en question l'utilité d'une telle entreprise.

Enfin, tandis que Latour prône ici la pure description (qui doit bien s'appliquer à la zone critique), selon une posture que l'on pourrait qualifier de contemplative (observationnelle), ailleurs il critique le côté trop théorique, et pas assez politique et activiste, des sciences du climat. S'il entend surmonter ce paradoxe par sa conception de la description comme préliminaire à l'action, on ne voit pas, dans ce cas, pourquoi on ne pourrait considérer de la même manière les sciences du climat (qui s'appliquent bien sûr à la zone critique).

La mythologie du mélange

La section 12 entend montrer « *comment assurer le relais entre les luttes sociales et les luttes écologiques* » (p. 156). Après nous avoir affirmé que le socialisme, comme l'écologie, n'ont réussi qu'à « *ralentir* » le cours de l'histoire plutôt qu'à le « *détourner* » (comme c'était leurs « *objectifs* »), Latour assène :

« *S'ils [le socialisme et l'écologie] ont été trop faibles, c'est parce qu'ils ont cru se trouver devant un choix entre s'occuper des questions sociales ou s'occuper des questions écologiques, alors qu'il s'agissait d'un autre choix, beaucoup plus décisif, qui portait sur deux directions de la politique : l'une qui définit la question sociale d'une façon restrictive et l'autre qui définit les enjeux de survie sans introduire de différences a priori entre les types d'associations qui composent les collectifs.* » (p. 75)

En l'absence de précision de la part de Latour, on peut penser qu'il s'agit, dans cette dernière proposition, d'une référence à son « principe de symétrie généralisée »⁴⁶, qui rejette par principe toute forme de distinction⁴⁷ (que ce soit

46 Dans la (narcissique) note 50 p. 146 qui se rapporte à cette citation (où il explique en quoi les « sociologues du social » (*sic*) auraient été bien avisés de s'inspirer de ses travaux), Latour fait référence à la sociologie de l'acteur-réseau, dont ce principe est l'un des concepts centraux (l'idée étant qu'il ne faut pas présupposer des différences entre humains et non-humains, etc., mais que ces différences sont générées par le réseau). Voir Bruno Latour, *Science in Action, op. cit.*, ainsi que Michel Callon et Bruno Latour (dir.), *La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, Paris, 1990.

47 Du reste cet énoncé de principe (comme beaucoup d'autres) s'accorde mal avec la réalité de la pratique de la sociologie de l'acteur-réseau (et plus généralement des *Sciences Studies*). Selon Malm (*op. cit.*, ch. 2) tout comme David Kidner ("Fabricating Nature: A Critique of the Social Construction of Nature", *Environmental Ethics*, Vol. 22 n°4, 2000, p. 339-357), l'impossibilité proclamée de toute distinction entre nature et société présuppose en fait une opposition accrue entre ces deux domaines : c'est parce qu'ils sont radicalement différents et ne peuvent coexister ensemble que l'un (la société) doit phagocyter l'autre (la nature). Voir également Dominique Guillo (*Les fondements oubliés de la culture*, Seuil, Paris, 2019, ch. 2), qui montre comment la contestation par les sciences sociales de la frontière entre nature et culture trouve historiquement son origine dans leur rejet des sciences de la nature. Guillo montre en particulier comment la conception hybride de Latour présuppose en fait

entre nature et culture, politique et science, humains et non-humains, acteurs et sociologues, etc.), et que Latour semble considérer comme la solution miraculeuse à cet échec.

Ce principe n'est pas toujours appliqué de façon déraisonnable : par exemple lorsque Latour évoque Lovelock, selon lequel « *les vivants [sont] autant d'agents participant pleinement aux processus de genèse des conditions chimiques et même, en partie, géologiques de la planète* » (p. 98). En particulier, « *l'air n'est plus l'environnement dans lequel les vivants se situent et où ils évolueraient, mais, en partie, le résultat de leur action* » (*ibid.*). Ceci fait dire à Latour qu' « *il n'y a pas d'un côté des organismes et de l'autre un environnement, mais une superposition d'agencements mutuels* ».

Mais la plupart du temps l'application du principe est absurde. Latour parle par exemple de ce que « *veulent, désirent ou peuvent d'autres agissants – et cela vaut pour les ouvriers autant que pour les oiseaux du ciel, pour les golden-boys autant que pour les bactéries du sol, pour les forêts autant que pour les animaux* » (p. 111). Il pose ensuite les questions suivantes à tous ces « *agissants* » hétéroclites : « *Que voulez-vous ? De quoi êtes vous capables ? Avec qui êtes-vous prêts à cohabiter ? Qui peut vous menacer ?* » (*ibid.*). Ailleurs (p. 121), Latour demande également à ces « *animés* », qui ont « *chacun leur propre parcours et intérêt* », ce « *à quoi [ils tiennent] le plus* », « *contre qui [ils vont] devoir lutter* », etc. (l'histoire ne dit pas s'il a récolté la réponse des bactéries, des divinités ou des forêts à ces questions)⁴⁸. On apprend qu'il est impossible de distinguer, pour n'importe quel organisme terrestre, « *où il commence et où il s'arrête* » (p. 132). Tous les êtres vivants – nous compris – forment ainsi un seul organisme géant et magique, « *Gaïa* », qui ressemble de plus en plus à un gigantesque *Blob*⁴⁹ terrestre qui nous absorberait et nous fusionnerait tou(te)s, qui « *revient sur nous, nous enferme, nous domine, exige quelque chose [sic] et nous emporte dans sa course* » (p. 57)⁵⁰.

Néanmoins Latour, tout en rejetant en théorie toute forme de distinction, les effectue en pratique, par exemple lorsqu'il parle p. 76 ou 131 de la « *réaction du système terre* » (avec une minuscule pour désigner le cadre physique) aux actions humaines. Juste après, il affirme pourtant « *qu'il n'y a pas d'humains nus d'un côté et des objets inhumains de l'autre* » (p. 77). Plus loin (p. 83), il évoque à nouveau une « *planète à +3,5°* », apparemment distinguée des humains qui l'habitent (à moins qu'ils n'aient tous une forte fièvre). Puis, dans la section 14, c'est à nouveau une oscillation permanente entre distinction et non-distinction : à la fois Latour enjoint

cette frontière (qui n'est que déplacée au sein de chaque « hybride »), ainsi qu'un anthropocentrisme fort, contrairement à ce qu'elle prétend (voir notamment p. 93-95).

48 On trouvera une excellente critique de « l'hybridisme » et du « dissolutionnisme » latouriens, et en particulier de « l'agentivité » qu'il confère à la matière inanimée, chez Malm (*op. cit.*). Malm critique notamment la diminution de la responsabilité humaine dans le réchauffement climatique que provoque cette conception, et le fait qu'elle ne remet pas en cause l'économie fossile et le capitalisme.

49 Voir le film d'Irvin Yeaworth, *The Blob*, prod. Jack Harris, Paramount Pictures, 1958.

50 De même, Latour n'hésite pas à mettre sur le même plan les sciences et les « *systèmes techniques* » (sans les définir), ou encore un « *idéal de civilisation* », et en fait tout le « *projet de modernisation* » (p. 86). Les sciences dans leur ensemble sont affublées d'une « *idéologie de la "nature"* » (*ibid.*).

de considérer les « *objets* » naturels comme des « *agents* » doués d' « *intérêts* » et de « *capacités d'actions* », et en même temps il loue les « *sciences* », qui nous ont permis de prendre connaissance du « *Nouveau Régime Climatique* » et sont devenues la « *cible privilégiée des climato-négationnistes* » (p. 84). De même, il distingue p. 95 la « *nature-univers* » (considérée « depuis Sirius », et qu'on a le droit de concevoir plus ou moins normalement) et la « *nature-processus* » (la nature magique latourienne, qui comporte des forêts qui marchent p. 130 ou des bactéries qui « *recupère[nt] leurs biens* » p. 131).

Quoi qu'il en soit, le rejet par principe de toute distinction ou catégorisation, outre qu'il est bien sûr intenable⁵¹, interdit au texte de Latour tout pouvoir explicatif, et même descriptif (pouvoirs qu'il revendique pourtant, comme on l'a vu). À vrai dire, la pensée littéralement animiste (avec ses « *animés* » doués d'« *intentions* ») et théologique (avec ses « *divinités* »⁵²) de Latour ressemble davantage à la pensée mythique thématifiée par Ernst Cassirer, ou à l'âge théologique évoqué par Auguste Comte, qu'à une quelconque pensée rationnelle.

L'obsession de Sirius

Depuis (au moins) *Face à Gaïa*, Latour répète, de façon quasi obsessionnelle (et ironique⁵³), que la science fonctionne « *depuis Sirius* », au sens où elle considérerait ses objets de façon abstraite et ne prendrait pas suffisamment en compte leur matérialité. Dans *Où atterrir ?*, cette rhétorique est transposée (avec force italiques) aux attracteurs Global et Terrestre (p. 87) :

« [...] le Global saisit toutes choses depuis le lointain, comme si elles étaient extérieures au monde social et tout à fait indifférentes aux soucis des humains. Le Terrestre saisit les mêmes agencements comme vus de près, intérieurs aux collectifs et sensibles à l'action des humains à laquelle ils réagissent vivement. Deux versions très différentes des manières pour ces mêmes savants, d'avoir, comme on dit, les pieds sur terre. »

Mais que peut bien signifier pour un scientifique (mettons un scientifique du climat, mais ce pourrait être un physicien dans un laboratoire ou un entomologiste en pleine nature) d'être « *loin* » ou « *près* » de ses objets ? que ces derniers lui sont « *indifférents* » ou au contraire « *sensibles* » ? Latour croit-il vraiment que ces scientifiques étudient leurs objets « *depuis Sirius* », comme il se plaît à le répéter de façon incantatoire ? Et que ces objets (dépression, polymère ou papillon) sont « *sensibles* » aux scientifiques qui les étudient ? Latour poursuit (p. 88) :

« De ce que l'on peut, depuis la terre, saisir la planète comme un corps qui tombe parmi les corps qui tombent dans l'univers infini [sic], certains esprits vont conclure qu'il est nécessaire d'occuper virtuellement le point

51 Voir Malm, *op. cit.*, ch. 2 à 4.

52 Latour a aussi sa divinité : Gaïa, qui représente un « *autre pouvoir* », une mystérieuse « *puissance reconnue comme intentionnelle et directement géopolitique* » (p. 107), une « *puissance qui domine les chefs d'État* » (p. 108). Cf. également note .

53 À double titre : en ce qui concerne le principe méthodologique de la sociologie de l'acteur réseau d'ignorer la valeur de vérité des énoncés scientifiques au profit exclusif du contexte responsable de leur succès ; et en ce qui concerne la conception pour le moins exotique et lointaine de la science qu'a développée Latour en conséquence.

de vue de l'univers infini *pour comprendre ce qui se passe sur cette planète.* »

Latour poursuit selon une logique implacable (*ibid.*) : « *Que l'on puisse accéder aux lointains depuis la terre devient le devoir d'accéder à la terre depuis les lointains.* » Ici, la figure de style (chiasme) supplée à l'argument (nulle part donné)⁵⁴.

Cette obsession de Sirius est d'autant plus regrettable que Latour reconnaît par ailleurs que les scientifiques ont « *les pieds fermement ancrés dans la glaise* ». Latour critique ensuite le fait qu'on réserverait « *plus en plus* » le mot « *naturel* » à « *ce qui permet de suivre un seul type de mouvement considéré de l'extérieur* », sens que ce terme aurait selon lui dans l'expression « *sciences de la nature* » (p. 89), sans fournir d'explication à cette conception ultra-réductionniste et mécaniste. Il poursuit :

« *Ce qui serait sans problème, si l'on avait restreint ce terme aux sciences de l'univers [...], c'est-à-dire aux espaces infinis connus depuis la surface de la terre par le seul truchement de l'instrument et du calcul. Mais on a voulu faire plus. On a voulu connaître également de cette manière-là tout ce qui se passait sur terre comme si on devait la considérer de loin.*

Alors qu'on avait sous les yeux une gamme de phénomènes qui ne demandaient qu'à être saisis par des savoirs positifs, on s'est volontairement éloigné au point que, par une sorte d'ascèse sadique, on s'est mis à ne discerner dans tous les mouvements accessibles que ceux que l'on aurait pu voir depuis Sirius. » (p. 90)

Or même les sciences de l'Univers ne sont (évidemment) pas réduites à un tel mécanisme – sans parler bien sûr des autres sciences de la nature. Quant à cette dernière phrase, qu'est-elle censée signifier ? Que l'entomologiste ne discerne que les papillons visibles depuis Sirius ? Latour poursuit :

« *Forcément, depuis Sirius on risque de rater bien des événements en se faisant beaucoup d'illusions sur la rationalité ou l'irrationalité de la planète terre !*

Si l'on se souvient de toutes les bizarreries que les terriens, depuis trois ou quatre siècles, se sont imaginés discerner dans la planète rouge avant de s'apercevoir de leurs erreurs, on ne s'étonnera pas de toutes les erreurs commises, depuis trois ou quatre siècles, sur le sort des civilisations terrestres vues depuis Sirius ! » (p.91)

Que sont censées signifier des expressions comme « *la rationalité ou l'irrationalité* » d'une planète ? Comment est-on censé prendre le fait que Latour prend ici son image de Sirius au sens propre en comparant la connaissance de la Terre à celle de Mars ?

Dans la section suivante, Latour présente cette opposition entre les visions depuis Sirius et depuis la surface de la Terre comme équivalente à celle « *entre le réel – extérieur, objectif et connaissable – et l'intérieur – irréel, subjectif et inconnaissable* » (p. 92), par où il faut comprendre, semble-t-il, le fait de « *perdre sa*

54 Non seulement le fait qu'on « *accède à la terre depuis les lointains* » est une image très discutable (voir précédemment), mais en plus la transformation de la possibilité (« *puisse* ») en nécessité (« *devoir* ») est affirmée sans aucune justification.

sensibilité à la nature comme processus » (p. 93). Si l'on était charitable, on dirait que Latour critique le projet moderne d'objectivation, qui se serait effectué au détriment d'une connexion plus « *subjective* », c'est-à-dire plus personnelle et émotionnelle avec la nature. Mais alors pourquoi Latour se contredit-il en critiquant les savants (porteurs de la vision honnie objective et « *extérieure* ») qui sont « *peu au fait des réalités d'ici-bas* », alors que lui-même prône une conception « *irrél[le] et inconnaissable* », essentiellement mystique ? Ignore-t-il que la nature comme « *processus* » a été théorisée par ces mêmes savants depuis le 19^e siècle, qu'il s'agisse des formations géologiques ou des espèces biologiques ? Du reste, pourquoi se sent-il obligé d'opposer cette notion de processus à une science moderne qui ne suivrait qu'« *un seul type de mouvement considéré de l'extérieur* » (p. 89) ?

« *Sciences de la nature-processus* » vs « *sciences de l'univers* »

Plus loin, il s'avère que toutes les sciences n'ont en fait pas le point de vue de Sirius. Latour distingue en effet :

- les « *sciences de l'univers* » qui, bien qu'« *accrochées à la Terre*⁵⁵ » (elles ne se pratiquent donc pas depuis Sirius !), « *portent sur des phénomènes éloignés, connus par le seul truchement des instruments, des modèles et des calculs* »⁵⁶ (p. 101) ;
- et les « *sciences de la nature-processus* », qui « *portent sur la Zone Critique* », sur lesquelles tout le monde a son mot à dire – concernant par exemple l'environnement, la santé publique ou le climat⁵⁷.

D'après Latour, les praticiens de ces deux types de disciplines formeraient des communautés très différentes, animées par des « *libido sciendi* » essentiellement différentes car polarisées autour des attracteurs Global et Terrestre (p. 104, 105 : aucune justification n'est fournie à cette affirmation sociologique très discutable⁵⁸). Latour explique que cette classification dichotomique des sciences – très discutable également⁵⁹ – va permettre de ne pas « *s'encombrer de tout l'univers, chaque fois qu'on va devoir parler de conflits de territoire* » (p. 101). Il est difficile de faire sens de cette proposition : Latour semble croire qu'on a besoin d'avoir toute la connaissance scientifique à l'esprit (à la manière d'un Auguste Comte) pour aborder un problème scientifique précis, sans pouvoir délimiter un objet selon une méthode disciplinaire particulière, et critiquer l'application de cette conception (qui serait apparemment celle des « *sciences de l'univers* ») aux « *sciences de la nature-*

55 Ici il faut sans doute comprendre la « *terre* » physique, avec une minuscule.

56 Si les « *sciences de la nature-processus* » (dans lesquelles il faut semble-t-il compter les sciences du climat) ont effectivement davantage d'impact sur nos vies quotidiennes, cela ne signifie pas pour autant qu'elles se passent d'instruments, de modèles et de calculs – ce que semble suggérer Latour.

57 Latour dénonce « *la pseudo-controverse sur le climat* », alors qu'il fut le premier à créer des « *pseudo-controverses* » (comparer par exemple Bruno Latour, *Les Microbes. Guerre et Paix*, Métailié, Paris, 1984. au ch. 2 de Dominique Raynaud, *Sociologie des controverses scientifiques*. Editions Matériologiques, 2018). Voir également ma note.

58 La mécanique des fluides, par exemple, est une discipline qui intervient dans ces deux types (latouriens) de science, et il est douteux que ses praticiens soient ainsi divisés.

59 Par exemple, la mécanique newtonienne, la première des sciences de l'Univers, porte bien sûr aussi sur la zone critique.

processus ». Mais une telle critique de sa part contredit sa conception holiste de ces dernières, qui traitent d'une nature où tous les phénomènes – et tous les savoirs à leur propos – sont inextricablement mêlés.

Du reste, Latour fait preuve d'une méconnaissance préoccupante des sciences (pour quelqu'un qui prétend faire des recommandations sur leur rapport à la société) en répétant à plusieurs reprises que les sciences de l'Univers, qui « *croient en un monde terrestre fait d'objets galiléens* », « *prennent pour étalon de tout mouvement le modèle de la chute des corps* » (p. 98). En outre il laisse entendre que les praticiens des sciences de l'Univers sont incapables de concevoir « *une réaction de la Terre à l'action des humains* », et que ces objets galiléens « *reste[nt] inertes quelle que soit la pression que vous exercerez sur eux* » (p. 99). Le terme de « *pression* », employé au sens figuré, laisse entendre qu'il ne s'agit que d'une (malencontreuse) image, mais même en tant qu'image ces propos sont faux : aucun objet physique ne « *reste inerte* » lorsqu'on agit sur lui, et les « *sciences de l'univers* » censées supporter cette vision sont les premières à le reconnaître (à commencer par la mécanique newtonienne). Latour semble s'être arrêté à Galilée, et ne pas avoir entendu parler du principe newtonien de l'action et de la réaction. De plus Latour mélange allègrement économie et science de la nature, en prétendant qu'avec ce « *modèle* » des « *objets galiléens* » (non définis), on a tendance à « *prendre la nature comme "ressource à exploiter"* », sans établir de lien logique entre ces deux conceptions.

Après avoir passé sa carrière à remettre en cause l'objectivité scientifique, Latour se pose maintenant en défenseur des sciences⁶⁰ (p. 100), même s'il s'agit exclusivement des sciences de la nature-processus. En effet, si Latour reconnaît « *la qualité [des] recherches* » (p. 101-102) menées par les sciences de l'Univers, leurs praticiens sont carrément accusés de climato-scepticisme « *(par goût de la distance sinon par corruption active)* », tandis que ceux des sciences de la nature-processus (embrigadés dans le projet latourien) « *acceptent de faire face à une énigme sur le nombre et la nature des agissants* » (p. 100)⁶¹. Du reste, même les sciences de la nature-processus ne sont pas épargnées par le relativisme (toujours vivace, donc) de Latour, qui enjoint de prendre en compte tous les « *autres savoirs positifs* » des « *innombrables autres parties prenantes aux intérêts contradictoires* » (p. 103). Enfin,

60 Ce revirement semble avoir eu lieu depuis les années 2000, lorsqu'il a commencé à réaliser les ravages de sa conception vis-à-vis du changement climatique d'origine anthropique. Le fait que ce soit ce phénomène qui ait, semble-t-il, fait prendre conscience à Latour des conséquences néfastes de son entreprise antiscientifique, n'est pas sans ironie, puisqu'il s'agit d'un phénomène originellement créé par l'Homme (en cela on pourrait croire qu'il illustre les principes constructivistes-relativistes de Latour) mais qui, une fois créé, s'impose bien aux humains en tant que réalité indépendante – réalité qui fait l'objet d'un consensus scientifique unanime à l'heure actuelle. Malheureusement, tout en reconnaissant le changement climatique global, Latour continue de promouvoir son ancienne conception, sans égard à la contradiction qu'elle implique avec sa nouvelle posture au niveau épistémique, ni surtout à ses ravages au niveau politique – si important pour lui (voir ma conclusion). Sur les difficultés de Latour à concilier son respect des faits scientifiques avec sa philosophie, voir également Malm, *op. cit.*, ch. 4.

61 La seule énigme ici étant l'usage que fait Latour des italiques.

Latour nous enjoint à politiser ces sciences de la nature-processus (p. 103), sans voir les dangers d'une telle démarche pour la crédibilité des sciences⁶².

Conclusion : le climato-mysticisme de Latour

Le lecteur non averti n'aura peut-être retenu de *Où atterrir ?* que le fait que son auteur semble animé de bonnes intentions, pour ainsi dire (on fermera les yeux sur le complotisme et le populisme) : la défense de l'environnement, l'accueil des migrants, l'intégration européenne⁶³, etc. À cela je voudrais opposer quelques remarques conclusives.

La première est que la conception de Latour correspond tout à fait à ce qu'Ernst Cassirer appelait la pensée mythique⁶⁴. La pensée mythique, d'après Cassirer, ne conçoit pas le monde comme constitué de choses stables, qui peuvent se manifester sous différents points de vue et à différentes occasions, mais plutôt comme un flux mouvant d'évènements liés entre eux par des qualités émotionnelles (menaçantes ou réconfortantes) et des caractères physiologiques. Ce monde obéit à des catégories de causalité, d'espace et de temps très différentes des nôtres : chaque partie contient le tout auquel elle appartient et dispose par conséquent du pouvoir causal du tout ; les différents lieux, directions ou moments sont déterminés en fonction de leur nature sacrée ou profane, menaçante ou désirable, etc. De plus, il n'y a pas de différence essentielle entre le nom d'un objet et l'objet lui-même, etc. On aura constaté, à l'issue de cette note, qu'à bien des égards la pensée animiste et théologique de Latour fonctionne de la même manière.

Par conséquent il faut considérer les livres de Latour comme des œuvres mythologiques, voire artistiques⁶⁵, qui peuvent éventuellement avoir un intérêt émotionnel ou esthétique, mais pas comme des ouvrages de sciences humaines et sociales. Je laisse à chacun le soin de juger de la qualité de ces œuvres, et du

62 Voir par exemple Stephen Turner, « Expertise en temps de science post-normale », in Alexandre Guay et Stéphanie Ruphy (dir.), *Science, philosophie, société*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2017, p. 81-101. Turner montre comment l'infraction des normes mertonniennes de communisme, de désintéressement et de scepticisme organisé au sein des sciences du climat et de l'*International Panel on Climate Change* en particulier (à travers des conflits d'intérêt, un manque d'indépendance du processus de revue par les pairs, des anomalies de procédure, des préférences idéologiques ou des solutions politiques affirmées sans lien avec les domaines d'expertise des scientifiques ou de leurs connaissances sur le climat) a remis en question l'autorité des scientifiques concernés (comme l'a confirmé le scandale du *climategate*).

63 L'ode conclusive à l'Europe, bien que difficilement compréhensible, reprend notamment l'idée (certes pas originale) que l'État-nation constitue un cadre inadéquat, à dépasser, pour aborder « *la mutation écologique qui chevauche toutes les frontières* » (p. 127).

64 Ernst Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen*, zweiter Teil, *Das mythische Denken*, Bruno Cassirer Verlag, Berlin, 1925. Sur la dimension métaphysique et théologique de la sociologie latourienne, voir Nathalie Heinich, « Une sociologie très catholique ? À propos de Bruno Latour », *Esprit*, n°334 (5), 2007, p. 14-26.

65 De fait, Latour multiplie depuis quelques années les pièces de théâtre (telles que « *Cosmocolosse* », « *Gaïa Global Circus* » ou le « *Théâtre des simulations* », voir son site internet www.bruno-latour.fr) et les performances diverses (voir par exemple Julien Larrègue, « Bruno Latour au théâtre national de la Criée : l'acteur qui veut étendre son réseau », *Zilsel*, n°4, 2018/2, p. 404-411).

(dé)plaisir qu'elles procurent. C'est, bien sûr, tout à fait le droit de Latour d'écrire de tels livres, tant que, ce faisant, il ne fait pas montre de prétentions proprement scientifiques. Or, le problème est précisément qu'il prétend faire de la science (sociale), expliquer des phénomènes complexes et graves, et nous dire quoi faire face à eux. De ce point de vue, il faut tempérer les bonnes intentions dont je parlais, et on peut déceler une forme d'imposture⁶⁶ voire de malhonnêteté intellectuelle dans le « *pseudo-profound bullshit* »⁶⁷ que produit Latour. Ce dernier en effet, ne se contente pas de livrer un propos globalement dénué de sens, mais l'agrément de termes et de faits scientifiques reconnus (comme le changement climatique) pour donner (faussement) l'impression qu'il fait sens.

Il y a pire : même si le message de l'ouvrage est pour l'essentiel incompréhensible, le lecteur distrait gardera l'impression d'un brouillage irrémédiable des frontières entre nature et société, entre science et politique⁶⁸. Or ce brouillage non seulement rend incompréhensible toute notion de crise environnementale au niveau théorique⁶⁹, mais nuit évidemment à toute action pour y faire face au niveau politique⁷⁰. Ceci vaut en particulier pour le changement climatique, et les sciences qui le prennent pour objet – dont Latour préconise la politisation accrue⁷¹ (bien que de façon moins prononcée, et plus insidieuse, dans *Où atterrir ?* que dans *Face à Gaïa*⁷²). Or, si les sciences du climat sont avant tout

66 Il est préoccupant de constater que même des médias sérieux adoptent une attitude complaisante vis-à-vis de Latour. Voir par exemple Ava Kofman, « Bruno Latour, the Post-Truth Philosopher, Mounts a Defense of Science », *New York Times*, 25 octobre 2018, ou Andreas Slettholm, « Postmodernistene har ikke skylden for Trump », *Aftenposten*, 26 novembre 2018.

67 Voir Gordon Pennycook, James Cheyne, Nathaniel Barr, Derek Koehler et Jonathan Fugelsang, « On the reception and detection of pseudo-profound bullshit », *Judgment and Decision Making*, Vol. 10 n° 6, 2015, p. 549-563. D'après Harry Frankfurt (*On bullshit*, Princeton, Princeton University Press, 2005), l'essence du « *bullshit* » est « l'absence de toute préoccupation au sujet de la vérité – cette indifférence à comment les choses sont réellement » (p. 33-34). Pennycook *et al.* étudient une version plus insidieuse – qui s'applique bien à Latour –, le « *pseudo-profound bullshit* », lequel « trahit une préoccupation pour la vraisemblance ou l'apparence de vérité [*truthiness*] » (p. 550).

68 Peut-être faut-il voir, dans le flou dont Latour entoure ses concepts, un moyen de faire oublier son constructivisme et son relativisme extrêmes (moins prégnants dans *Où atterrir?*, mais au prix d'un « *hybridisme* » et d'un mysticisme accrus), ou du moins de les accommoder avec sa récente reconnaissance (proclamée, à défaut d'être cohérente avec le reste de sa conception) des faits scientifiques.

69 Voir Malm, *op. cit.*, ch. 2, qui montre qu'au contraire, la distinction entre ce qui est naturel et ce qui est social est la première étape absolument nécessaire à toute action pour résoudre les problèmes environnementaux.

70 Voir Malm et Kidner, *op. cit.*, ainsi qu'Eileen Crist, "Against the Social Construction of Nature and Wilderness" [2004], in Michael P. Nelson and J. Baird Callicott (eds.), *The Wilderness Debate Rages On*, Athens and London, The University of Georgia Press, 2008, p. 500-525.

71 Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de condamner l'engagement politique des climatologues (tout à fait respectable, même s'il faut se méfier des effets de bords que cela peut produire dans l'opinion), mais le fait de mélanger la politique et la science du climat (comme le préconise Latour). L'engagement politique doit rester séparé de la science (tout en se basant sur les faits établis par cette dernière) : autrement, la politisation de la science et des énoncés qu'elle produit menace leur crédibilité.

72 Voir par exemple p. 103, où Latour affirme que « *les sciences de la nature-processus ne peuvent avoir la même épistémologie quelque peu hautaine et désintéressée que celle des sciences de la nature-univers* », et leur enjoint implicitement de se rallier à sa conception.

politiques, plus rien ne distingue leurs énoncés de ceux des climato-négationnistes : il ne s'agit que d'énoncés également politiques en concurrence⁷³. La réalité du changement climatique d'origine anthropique peut ainsi facilement être remise en question. Et contrairement à ce qu'affirme Latour depuis qu'il prétend défendre la science, insister sur le fait que les faits scientifiques sont culturellement déterminés, et que l'objectivité scientifique dépend de processus sociaux et de négociations politiques, ne contribue pas à renforcer l'autorité de la science, au contraire. Par exemple, le scandale du *climategate* (qui a mis en évidence des déviations qui ne relèvent justement pas de la « science normale »⁷⁴) a miné la crédibilité des sciences du climat dans l'opinion publique américaine⁷⁵.

Espérons donc que les recommandations de Latour ne fassent pas trop d'émules dans le grand public ou parmi les décideurs politiques – ce qui est hélas tout à fait possible étant donnée la grande notoriété dont il jouit.

73 Voir Andreas Malm, *op. cit.*, et en particulier le passage suivant : « [according to Latour] the climate scientists are not *right*. They have just been more successful than you [climate science deniers] in attracting allies. [...] Right being a function of might, the denialist ought to surrender to the right-might of the scientific consensus. At the time of this writing, Latour has yet to explain how this assessment is affected by the ascent of climate denialism to the most powerful state apparatus in the world. » (ch. 4, section « Bruno Latour faces a crisis », §9). Cet article aura montré comment, avec *Où atterrir ?*, Latour tente, sans succès, de répondre à ce dernier point.

74 Voir ma note .

75 Voir Anthony Leiserowitz, Edward Maibach, Connie Roser-Renouf, Nicholas Smith et Erica Dawson, « Climategate, public opinion and the loss of trust », *American Behavioral Scientist*, Vol. 57 n° 6, 2013, p. 818-837.

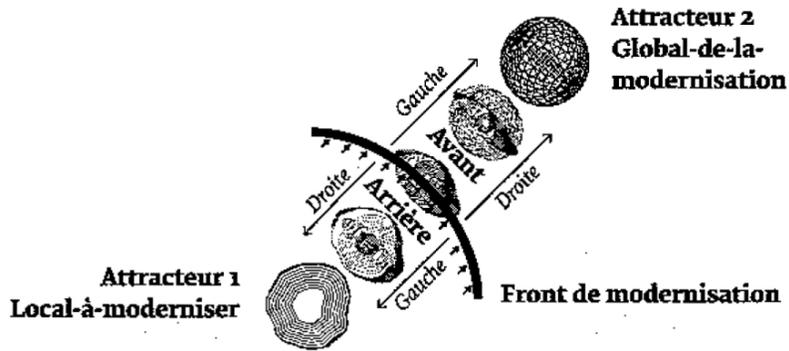


Figure 1

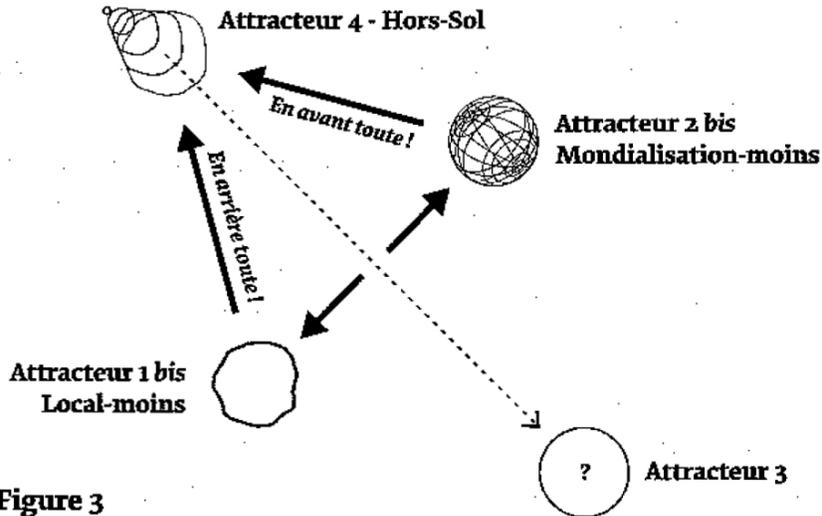


Figure 3

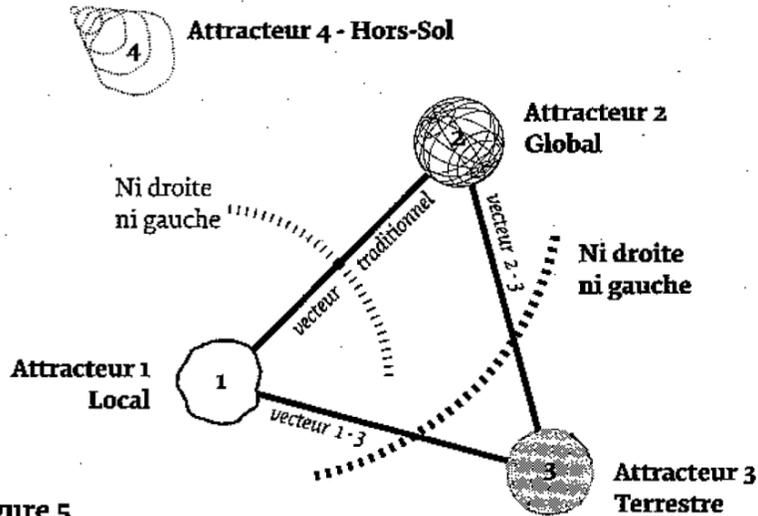


Figure 5

